

dé lui obtenir une grâce, une seule, mais bien grande cependant : la grâce d'aller encore une fois s'agenouiller devant son image, de baiser encore une fois le pavé de sa petite église dans le monastère où elle avait été si heureuse, d'y aller en mendiante, et d'expier là ses criminels désordres par une confession publique.

Les forces lui revinrent dès lors. Fidèle à son repentir, elle donna aux pauvres tout ce qu'elle possédait, se couvrit du vêtement le plus humble et partit pour son monastère. — Son monastère ! elle n'osait plus même dans sa pensée l'appeler ainsi. Il lui fallut faire à pied plus de cent lieues. Elle les fit sans gémir, souffrit ses peines en bénissant Marie, ne cherchant ni pitié ni consolations, et plus heureuse déjà que dans le monde, où les avanies et les douleurs sont déshéritées de tout allègement.

Elle arriva dans le pays qui l'avait vue calme et pure. Comme elle approchait du monastère, elle entendit le tintement d'une petite cloche ; elle reconnut cette voix amie : c'était la cloche qui appelait les sœurs à l'église. Son cœur tressaillit longuement, et deux ruisseaux de larmes jaillirent de ses yeux.

Elle tomba à genoux, dès qu'elle aperçut de loin l'humble et paisible clocher à l'ombre duquel reposait la chère image de Notre-Dame. Elle remercia de toutes les forces de son âme cette Vierge si constamment bonne, qui, malgré son avilissement profond, avait accueilli sa prière ; et d'un pas tremblant elle s'avança vers le couvent, où elle savait bien, tant elle était changée ! que personne ne pourrait plus la reconnaître. Mais les souvenirs si actuels de ses jeunes années, le contraste pénible du présent et du passé, les mouvements d'un déchirant regret l'agitaient, l'ébranlaient, et la forçaient de s'arrêter très souvent pour reprendre un peu de force.

Enfin, la porte du monastère se rapprochait ; elle la revit. C'était là qu'elle avait vécu en paix. Elle venait d'entendre sonner l'heure où les religieuses se rendaient au réfectoire pour dîner. Toute cette vie de mansuétude et de calme que l'on mène au couvent, s'était réveillée dans son âme ; et ses souvenirs rafraîchis lui semblaient dater de la veille. Il lui semblait qu'elle n'avait pas quitté son doux asile, que ses quinze ans n'étaient qu'un rêve hideux. Il lui fallut rentrer dans la réalité. Elle se trouvait parmi les mendiants qui attendaient, sous le modeste portique, que les bonnes sœurs vinssent faire avec eux, selon la coutume, le partage de leur frugal repas. Mêlée à cette troupe de pauvres, elle se sentit contente d'être, elle la pécheresse, avec les amis de Dieu. Et quand les religieuses vinrent apporter les parts à toutes ces mains empressées, elle reçut la sienne d'une pieuse sœur en qui elle revoyait une compagne des anciens jours.

“ Qu'avez-vous donc à trembler ainsi, mon enfant ? lui dit la religieuse.

— Oh ! c'est que je viens de bien loin, et que j'ai peut-être un peu souffert,” répondit la mendicante,